De Pondichéry à l'Indochine française, réminiscences croisées

Exposer les récits de migrations intercoloniales françaises en Asie

Pauline Burtin

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/hommesmigrations/10458>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.10458

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2019

Pagination : 182-186

ISBN : 978-2-919040-47-6

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Pauline Burtin, « De Pondichéry à l'Indochine française, réminiscences croisées », *Hommes & migrations* [En ligne], 1327 | 2019, mis en ligne le 01 octobre 2019, consulté le 06 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/10458> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.10458>

De Pondichéry à l'Indochine française, réminiscences croisées

Exposer les récits de migrations
intercoloniales françaises en Asie

Par **Pauline Burtin**,

créatrice d'expositions historiques.

Créée à l'occasion du Festival du patrimoine de Pondichéry en février 2018, l'exposition *Pondichéry/Indochine, réminiscences croisées* met en lumière un versant peu connu de l'histoire coloniale française : un siècle de migrations de Pondichéryens en Indochine entre 1858 et 1954. La trajectoire des Indiens français en Indochine éclaire une histoire aux marges d'un vaste Empire, de part et d'autre du golfe du Bengale, où la colonisation de deux territoires par la France a fait converger des populations qui entretenaient, déjà auparavant, des relations maritimes millénaires.

Si l'on s'attarde à lire les inscriptions que la ville indienne de Pondichéry conserve dans ses rues, ses églises et ses cimetières, on lui devine un lien particulier avec un pays étranger au nom devenu historique : l'Indochine. Sur une devanture de magasin d'appareils électroménagers, on lit « *Indo-Vietnam Agencies* » ; à Reddiarpalayam, un village périphérique auparavant surnommé « le Petit Saïgon », il est écrit sur le socle d'une statue de Marianne tenant dans ses bras un poilu indien : « *Don des Saïgonnais originaires de Rettiarpaléom, 1917* » ; ou encore, au cimetière d'Uppalam, situé non loin de la gare de Pondichéry, il est gravé sur la tombe d'un fonctionnaire indien sa qualité d'employé à la trésorerie d'Indochine.

L'espace intérieur de certaines maisons pondichéryennes, discrètement étrangères aux regards extérieurs, comporte, lui aussi, des héritages indochinois. Ce sont par exemple des laques accrochées au mur, des meubles incrustés de nacre, des brûle-parfum en bronze qui décorent les salons. Mais c'est dans la cuisine, sans aucun doute, que se transmet l'aspect le plus vivace de cette mémoire migratoire entre Pondichéry et l'Indochine : les deuxième et troisième générations issues de ces mobilités cuisinent des nems, des banh xéo et des bo bun dont les recettes s'accommodent d'adaptations et d'ingrédients locaux. Haji, dont le père a travaillé vingt-trois années à Saïgon dans le commerce de textiles et d'articles de bazar, peut décrire avec force détails chaque étape de la fabrication des nems, en français comme en tamoul, sans n'avoir jamais été au Vietnam.

Traces en partage

À plusieurs milliers de kilomètres de là, au Viet Nam, à Hô Chi Minh Ville, Monsieur Hai Lâm, dont l'ancêtre indien a traversé le golfe du Bengale au début du XXe siècle, assemble couleurs et currys pour sa clientèle du marché Ben Thanh. La marque « Anh Hai » désigne les mélanges qu'il compose lui-même à partir des épices importées de Chennai (Madras). Les currys d'agneaux sont largement répandus dans l'actuel Viet Nam. Plusieurs restaurants indiens de l'ancienne Saïgon, tenus par des descendants indo-vietnamiens, proposent en plats principaux, entre autres choses, ces fameux « cà ri dê ». C'est le cas du restaurant situé à l'arrière la mosquée centrale de la ville, fondée en 1935 par J. M. Abdul Aziz, un riche commerçant musulman

► Statue de Marianne et du Poilu indien, à Reddiarpalayam, « don des Saïgonnais ». © S. Biswas.

tamoul originaire de la région de Thanjavur dans l'État du Tamil Nadu. Jusqu'à l'automne 2018, la sépulture de cet homme se trouvait dans le cimetière indien musulman de Hô Chi Minh Ville, date à laquelle il fut détruit pour céder la place à un projet de rénovation urbaine.

À l'heure où les traces historiques s'effacent de l'espace public pour ne faire sens qu'au sein des foyers et des assiettes, l'association Intach de Pondichéry (Indian National Trust for Art and Cultural Heritage) s'est interrogée, par le biais d'une exposition, sur les migrations intercoloniales entre l'Inde française et l'Indochine.

Franchir l'horizon

Mise à part une dizaine de Pondichériens partie dès 1858, lors de la conquête de l'Indochine, l'acte de renonciation, en 1881, marque le véritable point de départ des migrations pondichériennes vers la nouvelle colonie française d'Extrême-Orient. Par cet acte, les natifs des comptoirs français de l'Inde peuvent demander la citoyenneté française à condition qu'ils renoncent à leur statut personnel, c'est-à-dire au respect du droit coutumier qui régit leurs pratiques culturelles (le droit musulman, le droit hindou...): «*Dans les Établissements français de l'Inde, les natifs des deux sexes, de toutes castes et religions, majeurs de vingt et un ans, pourront renoncer à leur statut personnel (...). Par le fait de cette renonciation, qui sera définitive et irrévocable, ils seront régis, ainsi que leurs femmes et enfants mineurs, par les lois civiles et politiques applicables aux Français dans la colonie*», extrait du décret sur le statut personnel daté du 21 septembre 1881.

L'acte rend obligatoire l'adoption d'un nom patronymique français ou francisé: des citoyens indiens français choisissent comme noms de famille des personnages historiques (Lamartine, Voltaire, Napoléon), des valeurs (Égalité ou Liberté), la

► Exposition sonore au Lieu Unique, Nantes, septembre 2018. © M. Pasquet.

traduction littérale de leur nom (M. Ponoussamy devient M. Delor puisque «*ponna*» signifie «or» en tamoul), d'autres encore francisent leur nom («Kandappa» devient «de Condappa»). Les «renonçants» obtiennent alors, du moins en théorie, les mêmes droits et devoirs que les Français de métropole. Ils peuvent devenir fonctionnaires et élire leurs propres représentants politiques.

Une fois citoyens français, les Pondichériens formés aux écoles françaises (collège colonial, école de droit, école de médecine) trouvent en Indochine les débouchés professionnels que l'Établissement en Inde ne peut leur offrir. Ils forment une part importante du personnel des administrations coloniales, au sein des finances publiques, de la justice et de la sécurité d'Indochine. Mais le flux d'émigrés n'est pas seulement composé d'aspirants fonctionnaires: des commerçants pondichériens s'installent en Indochine afin de faire fructifier leurs affaires. M. Mohamed Said offre un exemple de réussite commerciale dans le secteur du textile, au Tonkin, dans le nord du Vietnam. Il fait traverser le golfe du Bengale à ses connaissances pondichériennes et les embauche dans ses entreprises tonkinoises. Les remises envoyées aux familles en Inde bénéficient à l'élévation du niveau de vie de la communauté musulmane de Pondichéry.

நெம் செய்து கொடுக்கவேண்டியவை

பருவம் சிக்கன்	1 கிலோ
கேரட்	1 கிலோ
உலர்ந்த மீன்	1/2 கிலோ
புற மல்டு	150 கிராம்
சூயட் மல்டு	200 கிராம்
மல்லி திண்டு	10 கீ
மெத்தி	10 கீ
பூட்டு	3
2 மீட்டர் கொடுக்கவேண்டியவை	
அரிசி மல்டு	2 கிலோ
மிளகு	2 கிலோ

► Liste des ingrédients en tamoul nécessaires à la fabrication des nems, transcrite par Haji à Pondichéry en janvier 2018. © P. Burtin.

Citoyens de seconde zone et lutte pour l'égalité des droits en Indochine

Si la renonciation garantit une égalité de droits entre les citoyens de la métropole et les citoyens indiens, celle-ci est toute relative en Indochine. Les catégories d'emploi au sein des administrations révèlent un système d'inégalité institué : entre les emplois relevant du cadre asiatique et ceux relevant du cadre européen, les conditions de rémunération, de congés et d'avancement diffèrent. Avant 1881, les Indiens français sont employés aux mêmes conditions que les Européens. Après cette date, la renonciation au statut personnel est nécessaire pour être employé aux mêmes conditions que les Européens, mais à partir de 1890, si tous les fonctionnaires indiens ont renoncé, les autorités ne procèdent pas automatiquement au changement de cadre. Pour ne donner qu'un exemple, en 1907, une affaire oppose le maire de Saïgon, M. Duranton, aux agents de police indiens. Celui-ci promulgue un arrêté qui crée le « cadre spécial supérieur » réservé aux Français d'origine indienne afin de les exclure du cadre européen. Pour justifier cela, des

raisons génétiques sont avancées, notamment leur résistance supposée au climat tropical comme qualité de la « race asiatique » partagée avec les indigènes. Finalement, en 1908, à force de tracts et d'interpellations des représentants politiques et syndicaux des Indiens français, le Comité consultatif des contentieux de Paris se prononce en leur faveur en réaffirmant « leur qualité de citoyens français ». Le ministère des Colonies abolit le « cadre spécial supérieur ».

Quotidiens indiens, divergences et unités

Les Indiens d'Indochine forment un groupe varié à plusieurs titres. Les pratiques religieuses sont diverses, en majorité catholiques ou musulmanes, même si les Hindous sont également représentés. Les catholiques bénéficient des lieux de culte construits par les Français métropolitains. Les musulmans indiens et les Hindous érigent eux-mêmes les mosquées et les temples nécessaires à leur pratique des cultes, toujours en usage aujourd'hui. L'instauration de lieux de culte témoigne de l'installation indochinoise durable dans laquelle se projettent les Indiens des Établissements français. Si, pour certaines familles, la présence en Indochine n'est que provisoire (les épouses, la famille et les biens immobiliers sont en Inde), d'autres ont véritablement établi leur vie, sur plus de cinq générations, dans ce territoire d'adoption et ne gardent qu'un lien ténu avec Pondichéry. De nombreuses familles métisses indo-vietnamiennes voient le jour et donnent lieu à des acculturations des plus originales en termes linguistiques ou religieux : « Chez nous, plus tolérant que ça, ce n'était pas possible. Dans les couloirs de la maison, il y avait Bouddha, il y avait Shiva, il y avait Jésus et Marie » (entretien avec A. J., décembre 2017).

Sur la scène publique et politique indochinoise, les Indiens français d'Indochine se regroupent, pendant l'entre-deux-guerres, dans des associations, des amicales et des mutuelles afin de représenter et d'unifier leur voix. Des journaux, le *Réveil Saïgonnais* et le *Saïgon-Dimanche*, portent leurs opinions et leur permettent de prendre part aux débats qui animent la société coloniale. C'est d'ailleurs dans le *Saïgon-Dimanche* en 1933 que le Pondichérien Léon Prouchandy lance une « croisade vestimentaire » pour encourager les Indiens de la colonie à moderniser leur apparence en délaissant en partie leurs tenues traditionnelles. L'objectif est

d'assurer un meilleur traitement dans la colonie où la modernité apparaît comme un gage de respectabilité.

Les Indiens français en Indochine représentent un groupe intermédiaire de la société coloniale française, bilingue voire trilingue, autant en contact avec les Français de métropole qu'avec les populations sud-asiatiques. Leur citoyenneté, acquise mais contestée, marque un cas de quasi exception dans l'empire colonial français où les politiques assimilationnistes ne sont que rarement assorties de véritables droits politiques.

Exposer et réunir

L'exposition *Pondichéry/Indochine, réminiscences croisées* consacrée à l'histoire de ces migrations intercoloniales françaises en Asie marque un temps fort de l'édition 2018 du Festival du patrimoine de Pondichéry. Quelques mois auparavant, une équipe franco-indienne de l'association Intach se met en recherche d'habitants ayant une histoire personnelle et familiale reliée aux migrations indo-vietnamiennes. Une dizaine de personnes acceptent de livrer leur mémoire et fournissent des témoignages sensibles qui sont ultérieurement rattachés au travail scientifique de Natasha Paireudeau, chercheuse associée au département d'histoire de l'université de Cambridge¹ dont la thèse a exploré ces mobilités.

Les participants sont investis à plus d'un titre dans les événements qui ponctuent l'exposition. Ils prêtent certains des objets que leurs ancêtres ont rapportés du Viet Nam afin de constituer une collection d'objets dans cette exposition en plein air. Deux familles, dans leur propre maison, recomposent une pièce vietnamienne, ouverte à tout visiteur, qui concentre exclusivement des objets de décoration, des œuvres d'art, des archives personnelles, des photographies qui font référence à leur culture vietnamienne héritée. Lors d'un atelier culinaire vietnamien, une participante transmet son savoir-faire au chef et au personnel de cuisine du restaurant *La Promenade*, afin d'offrir un menu relié au contenu de l'exposition à leurs clients.

Les entretiens particuliers font ressortir l'absence d'une communauté actuellement vivace et constituée issue de ces migrations: tous se connaissent mais personne ne se côtoie. «*Il a fallu revenir à Pondichéry pour que j'apprenne qu'on était de telle caste, qu'un autre était de telle autre*

caste. Les mêmes qu'on fréquentait en Indochine, arrivés ici, on ne les fréquentait plus. C'était plus pareil», affirme Claude Marius, l'un des participants et auteur d'une publication sur les Pondichériens d'Indochine². Ce séjour en Indochine, sur plusieurs générations, n'efface pas la mémoire de la caste, et le retour en Inde, au sein de la famille restée au pays, rappelle les appartenances sociales de chacun. L'organisation spatiale de Pondichéry est également marquée par les différentes religions qui cohabitent dans la ville, certains quartiers sont majoritairement musulmans, d'autres hindous ou encore catholiques. Les relations nouées en Indochine ont tôt fait de se défaire au retour en Inde. Dans ce contexte, l'exposition propose un espace pour observer davantage ce qui relie que ce qui sépare. L'inauguration et une discussion entre les participants, animée par des chercheurs en géographie (de l'Institut français de Pondichéry et du CelAS), représentent deux occasions dédiées aux échanges et aux récits de chacun sur son histoire indochinoise et/ou vietnamienne. Parmi le public, nombreux sont ceux qui reconnaissent l'histoire de leurs ancêtres et se font connaître des organisateurs pour contribuer aux recherches et aux collectes à venir. Certains aperçoivent des membres de leur famille sur des photos exposées, d'autres se découvrent appartenir à une même famille, à quelques branches près. Pour certains, c'est aussi l'occasion de remplir un vide dans leur histoire personnelle et dans la transmission familiale: un étudiant français d'origine pondichérienne comble le récit historique lacunaire que sa famille indo-vietnamienne a pu lui fournir.

Pertinences françaises, de migrations en migrations

En France, l'exposition résonne aussi dans les histoires particulières des héritiers de ces migrations. Suite à l'exposition indienne, la Coordination des Eurasiens de Paris du Centre d'accueil des Français d'Indochine (Cafi) dispose les panneaux d'exposition dans l'espace mémoire de l'ancien centre des rapatriés d'Indochine

1. Natasha Paireudeau, *Mobile Citizens, French Indians in Indochina, 1858-1954*, Copenhagen, NIAS Press, 2016.

2. Claude Marius, *Recueil d'articles sur Pondichéry et les Pondichériens*, Pondichéry, Société historique de Pondichéry/Le trait-d'union, 2017.

► **La tante indienne et la mère vietnamienne d'une témoin, prise dans les années 1950.** © A. Joslin.

de Sainte-Livrade-sur-Lot, petite ville du Lot-et-Garonne. Chaque été, en août, des festivités sont organisées pour rassembler les anciens du centre et leurs descendants. Ce n'est pas sans rapport avec les migrations entre Pondichéry et l'Indochine. Si, parmi les rapatriés indochinois de 1956, une nette majorité est franco-vietnamienne, les métis indiens-vietnamiens ont également fait partie des passagers à embarquer de Saïgon pour Marseille. C'est le cas, par exemple, de Nina Douart-Sinnouretty, d'Albert Vandjour ou d'Aly Phong Cassim dont le père et les grands-pères provenaient de Pondichéry. À leur arrivée, ils étaient doublement minoritaires dans un camp largement habité par les Vietnamiens ou les métis eurasiens, et dans cette France d'après-guerre qui accueillait les populations françaises rapatriées dans d'anciens baraquements militaires, convertis dans l'urgence en camps clôturés où s'appliquait un règlement strict (défini par l'arrêté Morlot de 1959). Soumis au couvre-feu, aux autorisations d'entrée et de sortie, à l'entre-soi scolaire, le camp offrait des conditions de vie au confort minimal et maintenait les habitants à l'orée de la société française. Si les habitants ne payaient pas de loyers, les logements étaient mal rénovés et tout signe extérieur de richesse entraînait l'exclusion définitive du camp, richesse qui prenait la forme d'un réfrigérateur ou d'une télévision, équipements répandus dans tout autre foyer français des années 1970. Les camps de rapatriement, de Sainte-Livrade ou de Noyant d'Allier, n'offrent qu'un exemple parmi d'autres

des possibles migrations au départ de l'Indochine. Hormis les retours à Pondichéry et les installations en France, d'autres fonctionnaires indiens français ont préféré être mutés dans d'autres colonies, en Afrique notamment. Après la décolonisation, bon nombre d'Indiens français ont travaillé dans les Outre-mer français, dans les ministères de la Défense ou des Affaires étrangères.

Recomposer la forme

Une fois en France, il n'est plus d'objets qui puissent enrichir les panneaux d'exposition de leurs dimensions matérielles et sensibles. À Nantes, le festival des musiques orientales Un autre Orient invite l'exposition dans sa programmation. La forme est repensée afin de pouvoir voyager et s'adapter à des contextes qui ne partagent aucun héritage direct avec l'histoire des migrations indo-vietnamiennes. C'est l'occasion de travailler la seule matière rapportée de Pondichéry : les témoignages oraux enregistrés. Dans une mise en espace qui plonge le visiteur dans une expérience sensorielle (encens, fumée, pénombre et spots lumineux), des sources sonores sont suspendues au-dessus de chaises longues et font entendre la voix de ceux qui racontent leurs trajectoires familiales et leurs liens avec l'Inde et l'ancienne Indochine. Le visiteur traverse cinq zones d'écoute : l'acte de renonciation à Pondichéry et les migrations vers l'Indochine ; les souvenirs de vie indochinoise ; les épisodes de guerre et les indépendances vietnamienne et indienne ; le retour à Pondichéry et ses métissages culturels ; et enfin, la patrie inconnue qu'a représentée la France et les liens qu'entretiennent les témoins avec le Viet Nam actuel. Trois personnes se manifestent lors de cette exposition sonore, étant elles-mêmes issues de ces migrations. Le collectage peut ainsi suivre son chemin.

Tel est l'actuel projet de l'association Récits migrants qui porte aujourd'hui l'exposition indienne : se déplacer vers la population dont l'histoire est pétrie de ces migrations intercoloniales, poursuivre le collectage de témoignages et de photographies, et faire connaître au plus grand nombre un chapitre méconnu de l'histoire coloniale de la France en Asie. ■